

Nous sommes au Grimsel, en 1842.

C'est l'hospice qui est notre point de départ et le papa Zibach, le fermier, qui nous ravitaille. L'hospice est en général désert pendant le jour, la plupart des voyageurs ne font qu'y passer la nuit, continuant leur route le lendemain de très bonne heure, ce qui fait que tout est tranquille pendant une partie de la journée. C'est à l'approche de la nuit qu'arrivent les touristes, les uns à cheval, les autres à pied, quelques-uns en chaise à porteur, d'autres, en grande minorité, transportés à dos d'hommes par suite d'accidents ou de fatigue.

Pour qui éprouve quelque amusement à passer en revue les types variés de ce monde bigarré, il y a là matière à une foule d'observations. L'individualité s'accroît ici bien plus fortement que dans les relations de la vie ordinaire et l'on n'y trouve point cette uniformité de manière d'être qui rend souvent la société des villes si insipide. La condition sociale de l'individu s'efface complètement et personne ne songe à s'en enquérir, à moins qu'elle ne se trahisse d'elle-même. Les gens d'éducation et de savoir-vivre, s'abandonnent plus librement qu'ailleurs. Il y a dans l'allure de la maison, dans l'arrangement de la salle et surtout dans l'air de la montagne, quelque chose de liant qui exclut l'étiquette. Rien n'est amusant comme de comparer l'effet de la pluie sur les touristes suivant qu'ils ont l'imagination plus ou moins impressionnable. Les uns sont en colère contre ce maudit pays, d'autres sont mélancoliques, enfin il y en a de sagement résignés. Bien heureux ceux qui ont avec eux de quoi se mettre au sec, car la garde-robe du papa Zibach ne compte qu'un seul habit, le frac universel, en demi-laine fauve comme en portent les paysans de l'Oberland-Bernois. Il est à la mesure de toutes les tailles et souvent il donne aux voyageurs qui en sont affublés, surtout à ceux qui sont minces, un air très extraordinaire.

De nombreux explorateurs ont visité le *Glacier de l'Aar* pour l'étudier. C'est de tous les glaciers de la Suisse celui qui a le plus été observé, et qui a fourni le plus de données d'après lesquelles on a définitivement établi la théorie de leur formation, structure et mouvement. La constitution de la roche permettait merveilleusement l'étude de l'action du glacier sur les parois.

Le glacier de l'Aar peut être regardé comme classique; il est régulièrement constitué et ne présente aucun bouleversement important, donc pas, ou à peu près pas, de causes de perturbations dans son mouvement ou sa constitution.

Il procède de deux grands cirques: l'un dominé par le massif du Finsteraar, de l'Agassizhorn et un des revers du massif des Schreckhørner, on le nomme glacier du Finsteraar. L'autre, celui du Lauteraar, se forme dans le cirque des Wetterhørner, Lauteraarhorn et le versant des Schreckhørner.

Les pentes de ces deux cirques sont presque abruptes, mais la neige, le névé et la glace y adhèrent dans la partie haute et les flancs en sont bien tapissés.

Les deux glaciers convergent vers un point dit l'Abschwung, qui est un promontoire des Schreckhørner (en désignant par un seul nom un ensemble de sommets); ils suivent une pente régulière. Après leur réunion ils forment le glacier inférieur de l'Aar, qui n'a que quelques affluents sur la rive droite et qui continue dans une vallée de largeur et de pente à peu près uniformes. Il résulte de la configuration de cet ensemble, que le glacier n'a pour ainsi dire qu'une moraine médiane dont les matériaux sont à peu près exclusivement fournis par le massif des Schreckhørner.

Les savants qui, depuis 1829 jusqu'en 1866, ont séjourné au glacier de l'Aar ont trouvé à se ravitailler facilement à l'hospice du Grimsel, situé à une heure de la pente terminale du glacier inférieur. Ils ont tous établi des abris, soit sur le glacier même, soit sur les rives qui le dominant. En faisant l'historique de ces demeures nous trouverons occasion d'indiquer les noms des explorateurs..

En Juillet 1829, F.-J. Hugi, professeur à Soleure, fut le premier qui, après de Saussure, s'établissait sur un glacier pour l'étudier. Il construisait un abri auprès d'un bloc de granit sur la moraine médiane, près de l'Abschwung, et était accompagné des ingénieurs Walker et Gschwind.

« En 1839, dit M. E. Desor, en compagnie de M. Agassiz, nous nous étions appliqués surtout à poursuivre les phénomènes erratiques; cette fois, en 1840, c'était le glacier proprement dit qui allait faire l'objet principal de nos recherches. Nous résolûmes de nous rendre au glacier de l'Aar et de nous établir sur le glacier même. Nous partîmes de Neuchâtel le 5 Août 1840, MM. Agassiz, Ch. Vogt, deux étudiants neuchâtelois, MM. Coulon, François de Pourtalès et moi. Nous

prîmes comme guide Jacob Leutold, ancien guide de Hugi et Hans Wæhren, de Meyringen. Nous espérions que la cabane de Hugi, établie sur la moraine, près du bloc qui porte son nom, et que nous avions laissée l'année précédente en très bon état, pourrait nous servir de gîte; mais nous fûmes très étonnés de ne pas la retrouver et, en arrivant près du gros bloc, nous pouvions douter que nous étions sur l'emplacement de la cabane, car nous ne trouvions que quelques poignées de foin dont elle était garnie intérieurement. Le bloc était à 65 mètres plus en aval que l'année dernière, quantité dont le glacier avait cheminé.

« Nous fûmes forcés de nous mettre en quête d'un nouveau gîte. Nous rencontrâmes sur la moraine, à environ 650 mètres en amont de l'ancienne cabane Hugi, un énorme bloc de schiste micacé. L'un des angles s'avancait en forme de toit de manière qu'il suffisait de construire un mur vertical pour avoir un abri tout fait. Ne pouvant achever les travaux le même jour, nous fûmes obligés de regagner l'hospice du Grimsel.

« Le lendemain, après avoir terminé notre cabane, nos guides furent en construire une seconde à leur usage, à un quart de lieue sur la rive gauche du glacier. Nous nous couchâmes avant la nuit, car nous étions impatients d'essayer notre demeure. Nous décidâmes que notre cabane porterait le nom d'*Hôtel des Neuchâtelois* et nous écrivîmes les noms des fondateurs : L. Agassiz, Ch. Vogt, E. Desor, C. Nicolet, H. Coulon, F. de Pourtalès.

« En 1841, le même bloc qui nous avait abrités en 1840, nous servit encore. On n'avait fait qu'agrandir l'espace en dégageant davantage le mur d'enceinte.

« Aux agréments de ce séjour se mêlaient aussi des inconvénients et nous ne tardâmes pas à faire l'expérience que ce sol mouvant n'a pas été fait pour servir de base à l'habitation de l'homme. Il arrivait souvent que le mur s'affaissait ce qui occasionnait des ouvertures par lesquelles le vent soufflait impitoyablement. Il y avait encore un inconvénient plus grave que celui-là, le bloc, malgré son épaisseur de six mètres, était profondément fissuré et les fissures pénétraient de part en part, de façon que par de fortes pluies, ou des chutes de neige abondantes, l'eau pénétrait par ces fentes et ruisselait au toit de notre dortoir. Pour peu qu'un de ces petits ruisselets rencontrât une aspérité, il se formait une cascade qui réveillait impitoyablement ceux qui se trouvaient dessous. On voyait alors tantôt l'un, tantôt l'autre, se lever, saisir la chandelle et essayer de donner une autre direction à l'importun ruisselet; mais bientôt celui-ci regagnait sa direction première

ou allait réveiller le voisin de droite ou de gauche, en lui dégouttant malencontreusement dans l'oreille ou sur le nez.

« Les visiteurs ne nous manquaient pas. On voyait d'ordinaire arriver vers midi une ou plusieurs caravanes de touristes avides d'impressions, car les guides du Grimsel ne manquaient pas d'exalter leur imagination sur le compte de notre habitation. Le nom d'hôtel que portait notre humble cabane nous valut aussi quelques visites importunes, pour avoir été pris au sérieux par des touristes qui se figuraient qu'ils allaient trouver à l'*Hôtel des Neuchâtelois* des appartements prêts à les recevoir.

« En 1842, ce n'est plus le grand bloc de schiste qui sert d'abri; de l'habitation de troglodytes nous avons passé tout d'un coup à une demeure en plein soleil. Nous nous établissons sur un promontoire de la rive gauche qui présente un petit plateau qui domine le glacier. Nous avons établi une grande tente de 20 mètres de longueur sur 4 mètres de largeur et 4 mètres de hauteur, divisée en trois compartiments. Extérieurement, cette habitation n'est pas, il est vrai, d'un effet bien pittoresque, en la voyant de loin on se rappellerait involontairement l'arche de Noé, aussi l'appelâmes-nous l'*Arche*.

« Le surlendemain de notre installation, pendant que nous étions à dîner sur l'une des belles surfaces de granit arrondies et polies qui forment la terrasse de notre Arche, nous entendîmes sur le glacier le son d'un cor et les voix de plusieurs personnes qui se dirigeaient de notre côté. C'était toute une caravane de guides portant des couvertures, des ustensiles de cuisine et toutes sortes d'autres objets. En tête marchait d'un pas assuré un homme de haute stature, à longue barbe, qui n'avait en aucune façon l'air étranger au milieu de ces glaciers. Qui pouvait ainsi venir s'installer à côté de nous? Était-ce un touriste, était-ce un naturaliste? Qu'on juge de notre agréable surprise lorsque nous reconnûmes dans cet étranger M. DOLLFUS-AUSSET qui nous avait déjà fait visite l'année précédente. Cette fois, il venait avec son fils Daniel passer quelques semaines au bord du glacier. Il se mit aussitôt à construire une cabane en aval de nous. En quelques heures, comme par enchantement, un mur de 1 mètre de hauteur formait enceinte autour d'une roche à surface polie; une grande toile à voile couvrait le tout. Le gîte étant achevé, on procéda au baptême de cette improvisation qui fut appelée *Smala*.

Je trouve en note la réflexion suivante de M. Dollfus: « Un des délicieux

« souvenirs de ma vie, et certes il ne s'effacera pas de ma mémoire, fut le moment
« où j'entrai au pavillon et recevant la lumière scientifique des deux amis Agassiz
« et Desor, je leur dis en leur serrant la main :

« *Gewähret mir die Bitte*
« *Ich sei in euerm Bunde der Dritte.* »

« Notre société était composée de MM. Agassiz, Nicolet, Wild, Vogt, Burckardt, Gérard, Dollfus et Desor. Nous étions à notre aise et largement logés dans notre nouvelle installation. Je me souviens d'une nuit où nous étions trente-et-un, y compris les guides ; mais ce que l'on croira à peine, c'est qu'un jour nous eûmes même un bal, et voici à quelle occasion : C'était à la fin de la campagne, les ouvriers avaient demandé la permission d'amener quelques-uns de leurs amis passer le dimanche au glacier. M. Agassiz le leur ayant permis, nous vîmes arriver le samedi soir toute une caravane de villageois, hommes et femmes ; c'étaient les fils et les filles, les frères et les sœurs de nos guides. Comme le temps n'était pas très favorable, on fut obligé de rester sous la tente où l'on passa la soirée à chanter et à deviser, on aurait bien volontiers dansé, et comme il n'y avait pas d'instrument dans notre gîte, deux guides furent dépêchés au Grimsel pour y chercher le flageolet de l'un des pâtres. Ils partirent à 10 heures du soir, par une nuit très sombre, emportant une lanterne que le vent devait bientôt éteindre. N'ayant pu obtenir le flageolet, ils montèrent le col du Grimsel et descendirent à Oberwald dans le Valais, où ils trouvèrent deux musiciens, un violon et un joueur de Hackbrett (instrument national dans le Valais) ; mais comme c'était un dimanche et que le curé ne voulait pas leur permettre de partir avant d'avoir entendu la messe, ils n'arrivèrent qu'à 10 heures du matin. Ils avaient fait pour aller et venir 60 kilomètres, dont 30 de nuit. Ces guides ont dansé à leur retour. Le bal a duré jusqu'au soir. Il est probable que c'était le premier bal qui eût été donné sur un glacier à 2477 mètres d'altitude.

« En 1843, M. Dollfus-Ausset fit construire à la place des tentes le pavillon de l'Aar. Il fut établi sur le sommet du promontoire qui domine le glacier d'une hauteur de 100 mètres environ ; c'est un escarpement abrupt. Du côté Ouest se trouve un petit lac encaissé entre les rochers et le glacier.

« Dans les moments de distraction, après l'achèvement d'une journée bien remplie, nous faisons monter les guides au sommet de l'escarpement, où gisaient d'énormes blocs, qu'ils soulevaient au moyen de leviers et faisaient rouler

dans le lac. Nous nous placions sur la pente opposée pour contempler la chute. Plus le bloc était gros et plus l'effet produit sur le spectateur était grand, surtout lorsqu'il arrivait d'un bond gigantesque au milieu du lac. On applaudissait, on se passionnait comme au spectacle; des paris étaient ouverts comme aux courses de chevaux et nos visiteurs, quels qu'ils fussent, prenaient toujours le plus grand intérêt à ces amusements, tant il est vrai que l'air des Alpes rend enfants les hommes les plus sérieux.

« En 1844, le pavillon trouvé trop petit, manquant d'un confort plus qu'élémentaire, fut remanié et construit comme l'indiquent les photographies qui précèdent. Le personnel présent au pavillon fut cette année MM. Dollfus-Ausset et E. Desor, plus six guides et cinq chèvres qui devaient fournir le lait. Les instruments de précision furent placés à demeure pour observer les mouvements du glacier. Un observatoire fut installé selon toutes les règles. On pouvait désormais faire des observations et des recherches rigoureuses.

« Peu de jours après notre installation, nous eûmes occasion de passer devant le bloc qui fût l'Hôtel des Neuchâtelois; qu'on juge de notre stupéfaction lorsque, nous approchant du bloc, nous vîmes qu'il s'était partagé en deux morceaux. L'angle saillant, qui servait de toiture à notre ancien gîte, s'était écroulé et avait écrasé le mur qui formait abri. « Papa Dollfus, dit Desor, nous avons passé des mois « entiers dans une complète sécurité sous ce toit trompeur », et le premier de répondre : « Instabilité des choses d'ici-bas. »

« Un soir, en Août 1844, le vent de Nord-Est commençait à souffler avec une violence extrême, lançant dans l'air des tourbillons de neige fine et poudreuse qui pénétrait par tous les interstices des murs. Ne pouvant entretenir le feu, nous cherchâmes un refuge contre le froid sous les couvertures de notre lit. En pareille circonstance il faut savoir se résigner; cette vertu, qu'on dit si difficile, nous était devenue assez familière par la pratique. Comme il arrive ordinairement, la tourmente se calma un peu le soir; mais c'était pour recommencer de plus belle pendant la nuit. A minuit nous fûmes réveillés par un craquement des planches du toit. Sans rien dire nous faisons entre nous quelques sérieuses réflexions sur notre fâcheuse position, lorsque nous fûmes témoins du colloque suivant entre deux de nos guides qui couchaient à côté de nous :

« Le premier : Hans, écoute !

« Le second : Que veux-tu ?

« — Je crois que le Gugs (vent impétueux) va nous emporter.

« — Je le crois aussi. Que faut-il faire ?

« — Je crois qu'il faut réveiller nos messieurs.

« — Je ne le pense pas, car vois-tu, il en sera toujours temps quand le toit n'y sera plus.

« — Je crois bien que tu as raison. Il nous faut attendre et les laisser dormir tranquillement.

« A ce propos, mon ami Dollfus s'élança d'un bond hors du lit : « Par cinq cent d..... ! ceci est trop fort, s'écria-t-il. Et vous vous imaginez que nous allons attendre pour nous réveiller que le vent nous ait emporté avec la cabane dans une crevasse. » Il se dirigea ensuite vers la porte pour inspecter le temps, mais ne pouvant résister à la violence du vent, il revint tranquillement se coucher, attendant qu'il plût à la tourmente de s'abaisser, ce qui arriva en effet vers le matin.

« Le lendemain il y avait 60 centimètres de neige fraîche, plus de bois au pavillon; on bat en retraite sur le Grimsel. Nous abandonnons momentanément notre gîte, comme nos amis Bravais et Martin firent de leur tente, au grand plateau du Mont-Blanc, à peu près à la même époque.

« Depuis lors, jusqu'en 1862, le même pavillon servait de demeure à M. Dollfus-Ausset. A cette époque il fit construire à la Handeck un petit chalet en bois démontable qui fut transporté sur le plateau de l'ancien pavillon. Il fut solidement fixé au moyen de rochers énormes qui s'appuyaient contre les quatre angles.

« Après la mort de M. Dollfus-Ausset, en 1870, cette construction fut donnée au Club alpin suisse, et elle sert encore de refuge aux touristes qui se rendent du Grimsel à Grindelwald par le col de la Strahleck, ou à ceux qui veulent faire l'ascension des pics qui dominent les cirques des glaciers de l'Aar. »

